

Pourquoi réintroduire certaines espèces ?

par Robert HAINARD *

Nos ancêtres ont connu une faune qui nous paraîtrait fabuleusement riche (il ne faut toutefois pas s'exagérer cette richesse, tous les peuples chasseurs connaissent la disette). Pourtant, ils ne nous ont guère laissé de témoignages de leur intérêt pour les bêtes, à part les admirables dessins des paléolithiques qui n'ont, par contre, presque jamais représenté l'homme. A travers les Assyriens, les Egyptiens, ces témoignages sont devenus de plus en plus épisodiques. L'Iliade contient, parmi les récits de duels à la pique, quelques allusions à la nature : le sifflement d'un incendie de forêt dans une gorge de montagne, chassant les léopards. La Chanson de Roland décrit la montagne en deux vers magnifiques. Au coin d'un chapiteau, un ours ou un loup illustrent une sentence morale.

L'homme moderne, riche et pourvu de loisirs, saturé de technique, obsédé par l'omniprésence de ses semblables, éprouve un besoin de nature, souvent mal dirigé, mêlé à la nostalgie d'une vie plus simple. Il va en vacances dans les pays « retardés » à la recherche d'une nature moins perturbée et d'une vie plus primitive. Il s'extasie devant des cabanes de pêcheurs couvertes de roseaux (tandis que les pêcheurs envient son auto), tout en exigeant, au camp ou à l'hôtel, toutes les commodités modernes et d'excellentes routes. Par ses exigences, par son exemple, par l'argent qu'il apporte, il perturbe la nature, répand ce « progrès » qu'il fuit. Les plus réfléchis des touristes en éprouvent une amertume assez justifiée. Souvent, ils souhaiteraient que des règlements sauvegardent le pittoresque qui les enchante. Et les habitants « en voie de développement » ressentent cette prétention comme une forme de colonialisme, avec une amertume compréhensible, elle aussi : de quel droit ces gens saturés de commodités jusqu'au dégoût les interdiraient-ils aux autres ?

LA SATIETE DU « PROGRES »

Faudra-t-il donc que les « retardés » connaissent à leur tour la satiété du « Progrès », et vers quelle nature chercheront-ils

* 1233 Berney, Genève (Suisse).

Article publié avec l'aimable autorisation du « Lien Ornithologique d'Alsace », revue trimestrielle de la Ligue Haut-Rhinoise pour la Protection des Oiseaux.

Les croquis, inédits, sont de l'auteur.



Lynx, Caño de la Raya, 15 mars 1967

alors la compensation ? Que faire ? Persuader ceux qui vivent encore dans la nature, que sa valeur est inestimable ? C'est bien difficile. Leur faire comprendre le profit que peut leur apporter l'exploitation de la nostalgie des riches ? C'est sans doute les duper encore, car ce profit n'atteindra tout de même pas celui de l'industrialisation. Du moins pas tant que la nature ne sera pas devenue beaucoup plus précieuse... parce que plus rare encore. Et puisqu'alors la valeur de la nature pourra mettre en échec l'industrialisation, pourquoi ne le ferait-elle pas aussi bien dans les pays industrialisés ?

La tendance qui s'est fait jour tout récemment de constituer une nature aussi complète et sauvage que possible en pays « civilisés » me paraît donc courageuse et lucide. C'est cesser de vouloir régler le rapport civilisation-nature par la fuite et par l'exploitation des pauvres. Bien entendu, une certaine division du travail entre pays reste souhaitable et même inévitable. Il y aura longtemps encore des pays industrialisés et des pays de vacances. Par les communications toujours plus faciles, les habitants des premiers vont se détendre dans les seconds, ceux des seconds étudier les techniques dans les premiers. Ces échanges amèneront, tôt ou tard, une égalisation plus ou moins complète des conditions.

Voici deux exemples de faits qui, s'ils se justifient localement, n'en détruisent pas moins des biens précieux.

LES DERNIERS PÉLICANS

La Cerna Reka, vaste marais en Macédoine yougoslave, abritait, parmi beaucoup d'autres espèces passionnantes et menacées,

quelque 1 200 pélicans nicheurs. On comprend qu'un pays en grande partie aride (par les fautes anciennes de l'homme) ne puisse renoncer à une telle étendue de terre fertile. Il semble déjà moins judicieux de la sacrifier pour augmenter, dans une faible proportion, l'océan de maïs yougoslave. Sur le plan européen, c'est un gaspillage culturel bien regrettable.

Les mêmes pélicans, le pélican blanc et le pélican frisé, oiseaux prodigieux par leur masse, leur aspect et leurs mœurs, vivent encore au lac Mikra Prespa, en Grèce, à la frontière yougoslave, où je viens de les voir. Ils trouvent dans ce milieu encore magnifiquement riche et sauvage, leur avant-dernier refuge européen. Des centaines d'entre eux nichent... dans le *no man's land* ménagé par les Albanais à la frontière grecque, « protégés » par un champ de mines et les mitrailleuses installées sur des miradors. Tant mieux pour les pélicans, tant pis pour les ornithologues, photographes et peintres, qui ne peuvent les étudier. Une colonie de pélicans existe sur un îlot, au milieu des roseaux, dans la partie du lac politiquement accessible (avec beaucoup d'autorisations). Mais les pêcheurs détruisent les œufs, ou tordent le cou des jeunes. Lamentable. Et pourtant, est-ce à de pauvres pêcheurs de faire les frais de la conservation de ces précieux oiseaux ? Je ne crois guère aux méfaits des « nuisibles » mais là, il se pourrait qu'il mangent tout de même pas mal de poissons.

LE LOUP

Le loup est un animal passionnant, par son énergie et sa force de résistance extraordinaires, sa ruse, la richesse de sa vie sociale et affective. Mais il a existé de temps immémorial une psychose du loup, qui l'a tant fait persécuter que son observation dans la nature est quasi-impossible. Nous ne pouvons rien savoir sur sa vie sauvage. En Amérique, on peut l'observer un peu mieux que chez nous et les connaisseurs disent qu'il n'est pas féroce, mais tendre, affectueux, timide et circonspect.

Au printemps 1968, j'ai été chercher des loups en Espagne. On me disait : il y a trois ou quatre ans, vous en auriez vu, mais maintenant on les empoisonne. Quelle perte pour la science et la beauté du monde ! Mais peut-on demander à de pauvres bergers de faire les frais de la protection de nos ours et de nos loups ?

Sans doute, le dédommagement se ferait-il mieux par des institutions culturelles que par un tourisme imbécile, destructeur, polluant et démoralisateur d'un côté, exploiteur de l'autre. Le Fonds Mondial pour la Nature a là un rôle très important et intelligent à jouer. Cela ne nous dispense pas de rechercher chez nous la synthèse de la civilisation et de la nature, la mise en valeur réciproque de l'une par l'autre.

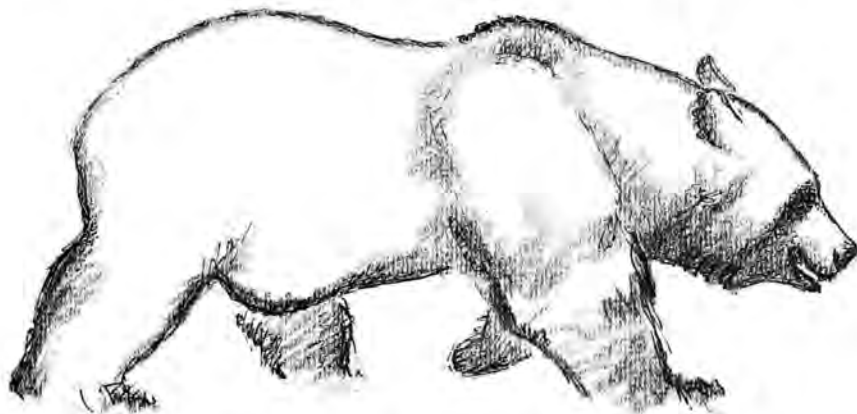


On s'est demandé si la réintroduction de quelques espèces de notre faune primitive aurait des inconvénients économiques. C'est mal poser la question. Notre seul espoir est que l'amour de la nature limite toute expansion.

Voyons d'abord l'expansion démographique : vous connaissez la légende de l'invention des échecs : le roi indien qui s'ennuyait,

proposa à l'inventeur de lui donner ce qu'il voudrait. Il demanda seulement un grain de blé sur la première case, deux sur la deuxième, quatre sur la troisième, ainsi jusqu'à la 64^e. Cela paraissait bien modeste ; les greniers du royaume n'y suffirent pas. Une progression géométrique, quel qu'en soit le taux, après une accélération plus ou moins rapide, arrive à une allure vertigineuse.

Ainsi en va-t-il de l'expansion démographique, pourquoi alors ne pas choisir le taux de population le plus favorable, pendant que le monde est encore beau et que la vie a un sens ?



« Le fort » mange jusqu'à ce que le ventre lui pende. Stale, 5 septembre 1956

Quant à l'expansion économique — le véritable cancer — elle nécessite pour se maintenir toujours plus de main-d'œuvre ; ainsi en Suisse, devons-nous importer de la population. Le sauveur des hommes sera donc celui qui inventera un système financier, économique, politique, assurant la prospérité des individus sans expansion du système. Il y a 25 ans, j'écrivais qu'il n'y a pas de protection de la nature sans contrôle des naissances. On me l'a beaucoup reproché. Maintenant, c'est le pont aux ânes, tout le monde en parle, quoique assez mal. On l'admet dans la mesure où il faut éviter la famine, ou pour n'avoir pas plus d'enfants qu'on en peut bien éduquer. Ce n'est pas seulement cela. Il s'agit de sauver la dignité de la vie, la joie de vivre, la liberté. La liberté des uns s'arrête à celle des autres. Si nous sommes trop serrés, elle s'arrête tout de suite. Peut-être pourrait-on, en exploitant plus intensivement la Terre, ou par des nourritures synthétiques, nourrir une population beaucoup plus nombreuse. Mais comme disait quelqu'un, il est tout de même plus agréable de manger assis. Et bien avant de ne pouvoir s'asseoir ou de mourir de faim, le dégoût de vivre ne nous laissera plus d'issue que dans l'alcool, la drogue ou toutes les autres formes de suicides.

L'EQUILIBRE

Peut-être le lièvre ne sait-il pas que le renard lui permet une bonne vie de lièvre, parmi le thym et la rosée et non dans un pays rongé et piétiné. Sans doute, l'homme a d'autres ressources,

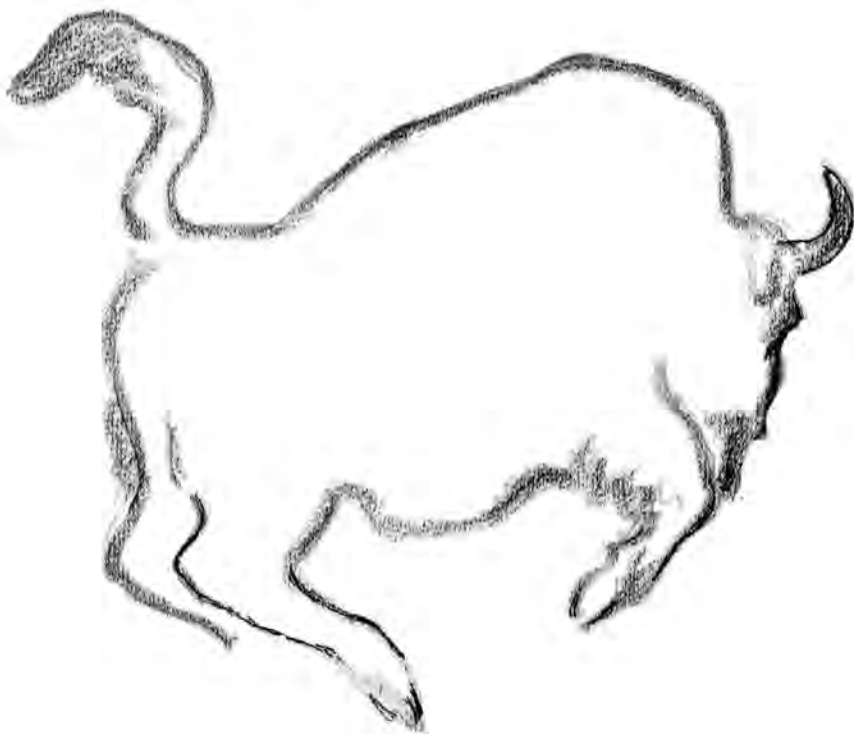
et, n'ayant plus d'antagonistes, il doit limiter lui-même sa croissance. Apprendre la modération, c'est là le grand fait moderne.

Lorsque Rome, au faite de sa puissance, cherchait le sens de la vie dans l'impérialisme, l'orgie et la cruauté, la petite voix de la charité chrétienne s'est élevée : aime ton prochain, ne lutte pas contre lui de toutes tes forces et que ses forces à lui te répondent.

Aujourd'hui c'est le rapport entre l'homme et la nature qu'il nous faut transformer. Que l'homme moderne apprenne à respecter la nature sauvage et spontanée : c'est une charité cosmique qu'il nous faut.

La protection de la nature s'efforce de prouver que l'exploitation sans mesure nous mène à la catastrophe économique. Je crois qu'elle cherche surtout à camoufler en souci économique notre inavouable angoisse morale. C'est une erreur, car la catastrophe morale nous menace bien avant le désastre économique, même et surtout si une exploitation ingénieuse réussissait à détruire la nature sans dommage matériel.

Si le système économique ne doit pas nous dévorer après avoir tout dévoré, tout empoisonné, s'il doit être au service de l'homme, ce sera en lui offrant la nature la plus vaste et la plus sauvage possible. Car on mesure la valeur d'une existence à la richesse de son complément. On ne mesurera plus l'essor économique à la place prise par l'industrie, on dira : ce pays est si hautement industrialisé qu'il a pu rendre la moitié de son territoire à la nature sauvage.



Bison : grand taureau au galop. Białowieża, 9 mars 1956

Vouloir résoudre les difficultés de tous ordres par l'expansion, c'est une forme d' « après nous le déluge ».

OU EST LE DANGER ?

Après le coût, examinons le danger que peut présenter pour l'homme la réintroduction de la grande faune. Je le crois négligeable. Je n'oserais affirmer qu'il soit inexistant. L'ours, rapide et puissant, serait redoutable s'il le voulait, mais il ne le veut pas. Il témoigne à l'homme une mansuétude où entre beaucoup de méfiance. De Yougoslavie, où on estime avoir quelque 2 000 ours, on m'écrit qu'il n'y a pas d'exemple d'ours attaquant l'homme sans provocation. Dans les Pyrénées, où les ours existent toujours en nombre limité, on n'a pas souvenir d'une attaque. Peut-il y avoir malentendu ? Une ourse qui croit ses oursons en péril pourrait être dangereuse. Pourtant, un de mes amis yougoslaves s'est trouvé, pendant la guerre des partisans, entre une ourse et ses petits. La mère a cherché à l'intimider, dressée et grognante, pendant 10 minutes, c'est tout. Il est vrai que c'est un homme calme, pour lequel cette aventure reste un des plus beaux souvenirs. Un bûcheron de Noiraigue a demandé si, au cas de lâcher d'ours au Creux du Van, il devrait aller au travail armé. Je peux le rassurer : j'ai passé, non des jours mais bien des nuits, dans des forêts hantées par les ours, couché sur le sol, et j'en ai vu parfois : je ne suis pas armé. Il est vrai que je ne me suis jamais trouvé face à face avec un ours : ceux que j'ai vus (76 fois, j'ai compté) souvent à 20 mètres et longuement, n'ont jamais soupçonné ma présence. Il en est qui m'ont senti. Ceux-là, je les entendais parfois venir, marcher : ils étaient à une dizaine de mètres, j'entendais leur souffle. Et puis : Pfui ! un soufflement d'effroi, de dégoût peut-être. Et plus rien.

Le loup ? J'en sais trop peu sur lui pour avoir une opinion fondée, mais je tends à croire que la plupart des récits sur les dangers qu'il présente, tous peut-être, sont des légendes et des hallucinations. Le lynx ne présente certes aucun danger, à moins de lui tirer la queue, et encore ! (Un simple matou, voire un rat, peuvent être fort désagréables si vous les attrapez).

En Pologne, où l'on a remis des bisons en liberté, ils n'ont jamais attaqué les hommes, avec qui ils sont journellement en contact. A Richmond Park, à Londres, on recommande de ne pas approcher les cerfs au temps du rut, peut-être parce qu'ils ont perdu la crainte de l'homme. Dans la nature, je n'ai jamais été attaqué ni menacé par un cerf ou un sanglier. Au canton de Neuchâtel, il y a eu quelques attaques d'êtres humains par des chevreuils, et l'une s'est soldée par plusieurs semaines d'hôpital. Ose-t-on pour cela parler du danger que présente le chevreuil ? Il suffirait d'une statistique assez étendue pour prouver que le tabouret est un objet dangereux, responsable de pas mal de mort d'hommes.

Nous courons, d'assez bon cœur et souvent inutilement, bien des dangers (le plus évident étant bien sûr, celui de la circulation motorisée). Mais la peur de la bête est un vieil atavisme. Nous croyons qu'elle nous en veut, nous guette, va nous poursuivre. C'est que nous avons toujours projeté notre agressivité sur elle, nous lui prêtons nos sentiments. Nous avons toujours tout fait pour nous attirer des ennuis et, objectivement, on ne peut que



Ours brun

s'étonner de la mansuétude de l'animal sauvage. Il est probable que la réintroduction de grands animaux ne produirait jamais d'accidents graves. Ce n'est pas absolument sûr. Mais si nous devions y renoncer pour ce risque minime, ne faudrait-il pas renoncer aussi, à l'automobile, au ski, à l'alpinisme, et à tant d'autres activités encore plus innocentes.

La restauration de la nature sous-entend une révolution économique, c'est vrai. Mais la faire maintenant, pour avoir des ours, des lynx, des hérons, des aigles, des marais et des forêts sauvages, ce serait moins coûteux que d'y être acculé dans cinquante ans, pour sauver la dernière violette sous le dernier buisson.